

# René Frégni



## [Interview](#)

## [Kort præsentation og henvendelse til danske lærere](#)

Den sydfranske forfatter, **René Frégni**, kommer på Danmarksbesøg fra 29 september til d. 5 oktober. Han vil besøge København, Odense, Århus og Ringkøbing hvor han, på regionalkurser, bl.a vil tale om sit forfatterskab og sine erfaringer med skriveværksted i Marseille og Aix-en-Provence.

Lars Egelund, lektor på Ringkjøbing Gymnasium, har besøgt René Frégni i hans hjem i Manosque.



Det kom der følgende-interview ud af :

**Manosque (F - 04100, Alpes de Haute Provence),  
3, Place de l'Hôtel de Ville,  
le 10 juillet 2002 de 15h à 17h.**

## **©Interview avec l'écrivain français René FREGNI**

*René Frégni (né le 8 juillet 1947 à Marseille) habite seul avec sa fille, Marilou (10 ans) au 4ième étage dans un grand appartement qui domine le centre de Manosque. Ville moyenne située sur les rives de la Durance. Quand on dit Manosque et ses alentours, l'écrivain Jean Giono s'impose. Peu connu au Danemark ; mais en France il fait partie des grands !*

*Nous voilà arrivés en haut de l'immeuble...*

*Côté cuisine et côté bureau, où Frégni écrit ses romans devant une fenêtre grande ouverte, on voit les toits des maisons typiquement provençales, et plus loin la porte Soubeyran avec sa campanile en forme de poire.*

*Du côté Place de l'Hôtel de Ville, une vaste terrasse se trouve suspendue au-dessus des platanes qui ombragent la place et ses cafés-terrasses.*

*L'appartement est peint en bleus-jaunes.*

*Nous nous installons dans la cuisine pour que l'enregistrement du magnétocassette se fasse mieux.*

*La veille René Frégni a eu des invités. Il s'excuse pour le peu de désordre qui y règne. Devant la porte de cuisine, qui mène sur une belle terrasse en plein soleil de l'après-midi, Mischa, le chat de sa fille – comme l'ours dans ses livres pour enfants - demande à entrer. L'insistance porte ses fruits...*

*Il fait chaud. Mais comme nous sommes là pour travailler, nous nous mettons d'accord pour que l'hôte ne nous serve que deux eaux-menthe. Les pastis attendrons pour plus tard...*

*L'écrivain – devenu restaurateur récemment - m'a donné rendez-vous devant son restaurant sur la Place de l'Hôtel de Ville. Le restaurant-bistro s'appelle "Côté Place". Ici, en bas, les mêmes tons bleus-jaunes dominant : chaises, tables, parasols, façade.*

*Un commerce que Frégni partage avec un ancien détenu de la prison des*

*Baumettes à Marseille, un établissement pénitentiaire où l'écrivain anime chaque lundi un atelier d'écriture pour les condamnés.*

*Son copropriétaire, à qui il a fait confiance, lui a sauvé la vie dans le passé. Mais Frégni raconte, sans donner trop de détails, que malheureusement depuis trois semaines l'ancien 'bagnard' est de nouveau incarcéré aux Baumettes à Marseille. Frégni s'attend maintenant à une convocation auprès de la police, pour lui réclamer des comptes et pour donner des explications sur la situation économique de son "complice". S'agirait-il éventuellement d'un blanchiment d'argent?*

*Le coéquipier de Frégni risque trois à quatre années d'emprisonnement; mais l'écrivain n'a pas de rancunes vis-à-vis de l'ancien détenu – lui, qui lui a tout compte fait sauvé la vie...*

*Entre-temps, la soeur du prisonnier donne un coup de main et sert les consommateurs assis devant « Côté Place ».*

***Parlons des options de film – les deux ou trois projets qui sont en cours...***

- En ce qui concerne mon dernier roman, "L'été", qui vient de paraître, la directrice d'EUROPE 1 – le groupe de Luc Besson – l'a lu, et une semaine après, elle a téléphoné à DENOËL, mon éditeur... Et le groupe semble intéressé et veut peut-être acheter les droits. J'attends un coup de téléphone cet après-midi pour savoir si ça se fait ou pas. Comme vous le savez sans doute, le groupe de Luc Besson n'a pas de problèmes d'argent...

Deux autres de mes romans sont en discussion également. FRANCE 2 aussi a de l'argent... "Où se perdent les hommes" est déjà acheté en option (l'acteur français, Richard Bohringer est déjà désigné pour le rôle principal).

On est payé 40-50.000 FF pour une telle option que l'on donne pour un an. C'est comme un compromis de vente. Ça se passe en deux temps. Au total, un roman se vend à peu près 300.000 FF quand un réalisateur ou un producteur achète pour en faire un film.

***Réflexions personnelles (LE) – après coup ! :***

*J'ai été pris à froid – dans ma piscine. En vacances pendant le mois de juillet dans les Alpes-de-Haute-Provence. Quelqu'un m'a apporté mon portable :  
– « Bonjour, c'est René Frégni à l'appareil. Vous vouliez me parler. Excusez-moi de ne pas avoir répondu plutôt; mais samedi prochain, je marie ma fille*

*ainée à Tours... ».*

*Impoliment, deux jours avant, j'avais osé téléphoner à l'écrivain. Chez lui à Manosque. À vingt-cinq kilomètres de chez moi. J'avais trouvé son numéro de téléphone sur le Minitel.*

*Il fallait que je lui parle. Que je le rencontre. Après avoir lu son dernier roman, « l'Été », apparu cet été. Et les autres six romans. D'affilée. En Provence. En quelques jours et nuits. Le récit de 1998, « Elle danse dans le noir », sur la mort de sa maman, m'a particulièrement sidéré. M'a secoué. Ça m'a fait penser à « Une mort très douce » de Simone de Beauvoir.*

*Je suis tombé sur son répondeur: "Bonjour ! Vous êtes bien chez Marilou et René Frégni. Mon papa et moi, nous ne sommes pas à la maison pour l'instant... Veuillez éventuellement mettre votre message après le 'bip' sonore...".*

*L'année dernière déjà – comme d'habitude en vacances dans les Alpes-de-Haute-Provence - j'ai attrapé le virus « Frégni ». À la suite de cela, j'avais proposé dans le Fransk Nyt (no. 230) aux collègues enseignants du français au Danemark, un extrait du roman « Où se perdent les hommes » (1996)., Sous forme de « Skriftlig Studentereksamen », sur le thème « Le Foot en France ». Texte dont j'ai eu plusieurs réactions positives de la part des enseignants et de leurs élèves...*

Retour à Manosque le 10 juillet en question. En face de l'écrivain dans sa cuisine ...

### **René Frégni, qui est-ce?**

- On en a pour deux heures là...

C'est avant tout un enfant de Marseille qui a raté toutes ses études. Comme je le raconte dans "Le voleur d'innocence" (1994), je voyais très mal. Et à 6 ans, toute la classe s'est moquée de moi. Je raconte cet événement parce que c'est peut-être le plus important de ma vie. Toute la classe s'est moquée de moi. J'étais plus que taquiné. Bousculé. Parce que j'avais un léger strabisme. Et on a dit de moi que "j'avais un oeil qui jouait au billard, l'autre qui marquait des points".

J'ai tellement été vexé, blessé de ça que j'ai jeté mes lunettes. Je suis retourné à l'école le lendemain sans y voir. C'est l'année où l'on apprend à lire et quand le maître me demandait de lire, je n'y voyais pas. Et j'avais tellement peur que

quelqu'un dans la classe s'aperçoive que je n'y voyais pas que je faisais semblant de ne pas savoir lire. Ça faisait que tout le monde riait. Mais bon, je préférais passer pour un imbécile plutôt que pour un infirme.

Alors, le maître voyant que je ne voulais rien faire...

C'était l'époque où les maîtres avaient des blouses grises. Avec trente jeunes à bord. Que des garçons, que des bruyants. Donc à Marseille, c'était dur d'être maître enseignant. Il m'attrapait par l'oreille, il m'a jeté dans le couloir. Et j'ai passé des années dans le couloir. Dès qu'il y avait lecture ou dès qu'on me demandait de lire au tableau noir, comme je n'y voyais pas, je faisais le pitre, l'imbécile, et on me jetait dans le couloir.

On est maintenant en '53-'54. Je me suis fait renvoyé. Et on m'a mis à l'école Freinet, qui était une école ouverte avec des méthodes actives. Là, on ne nous interrogeait pas. C'était des méthodes très libres. On ne m'interrogeait pas. On ne m'a jamais dit: - "René, à toi de lire !". Je lisais si je voulais. Mais, j'évitais toujours la lecture à haute voix.

***Ils n'ont jamais décelé que vous saviez très bien lire ?***

- Si je me mets dehors, là, actuellement, en pleine lumière avec des gros caractères, j'arrive à lire. C'est ce que je faisais quand j'étais petit. Je me mettais en pleine lumière avec des gros caractères et j'arrivais à lire quelques pages avant que mes yeux soient très très fatigués. Tandis que dans une classe plongée dans la pénombre quand on tirait les rideaux je n'y voyais rien. Et alors, c'est ça qui a transformé ma vie.

Je n'ai jamais fait d'études comme tout le monde. Après l'école Freinet, les lycées m'ont renvoyé les uns après les autres. Et à quinze ans, je suis allé travailler avec mon père qui était peintre en bâtiment. Donc, j'ai commencé à travailler avec mon père.

Ensuite, je suis parti voyager sur les routes. En autostop.

Et un jour, ma mère m'a dit par une lettre: - "Tu es convoqué à l'Armée. Au 150ième Régiment d'Infanterie Motorisé à Verdun. Et je suis arrivé très en retard. Parce que je revenais en stop de l'étranger. J'étais déjà considéré comme déserteur depuis un mois. Donc, on m'a mis dans une prison.

D'abord prison... Puis refus d'obéissance... On m'a remis en prison... Et j'ai déserté une seconde fois après six mois de prison. C'est ce que je raconte dans mon premier roman "Les chemins noirs"(1988).

Voilà ma jeunesse. Une jeunesse qui a été transformée par ce petit instrument

que j'ai refusé de porter. Donc, je n'y voyais pas.

Maintenant, j'ai des verres très épais qui me grossissent les yeux. Je suis très hypermétrope.

J'ai remis des lunettes pour la première fois dans la prison militaire à Verdun et puis à Metz. On m'a transféré d'une prison à l'autre. Et là, j'ai fait faire des lunettes à peu près à ma vue. J'ai commencé à lire en prison. Pendant six mois dans cette prison militaire, j'ai lu des tas de choses.

Je me souviens avoir lu Nietzsche, Alain (\*Émile Chartier, dit. Essayiste français, 1868-1951)... Avoir découvert Giono que je ne connaissais pas alors que j'étais provençal, enfin marseillais...

Mais j'ai découvert Céline, j'ai découvert un tas de gens dans cette prison pendant six mois. "La Nausée" de Sartre, les livres qui traînaient dans cette prison. Et j'ai découvert ce plaisir d'être seul toute une journée dans un cachot. Comme j'avais des lunettes, j'y voyais pour la première fois.

La prison n'a pas été un gros souci pour moi. J'avais froid parce qu'elle n'était pas chauffée. C'était un fort construit par Vauban. On se gelait l'hiver. Mais je m'enveloppais des deux couvertures qui étaient d'ailleurs pleines de puces parce qu'elles n'avaient pas été lavées depuis peut-être vingt ans. Et je lisais toute la journée...

***Nous sommes maintenant en '67 ou '68. Donc vous n'avez pas fait votre Mai'68 ?***

- Si ! Parce que j'ai déserté début '68. Je suis allé me réfugier en Corse. Et j'étais à Bastia. J'ai travaillé dans une boîte de nuit comme discjockey quand Mai '68 a éclaté en France. Donc, je me suis dit – parce que j'étais recherché, parce que j'étais déserteur : – « Puisque c'est la révolution je peux revenir en France ».

Je suis revenue en France. C'était la panique, le bordel, des manifestations partout, les flics débordés... Moi, on m'avait complètement oublié. Il n'y avait plus personne aux frontières, ils faisaient passer tout le monde. Tout le monde faisait grève. Et j'ai fait mes '68 avec tout le monde, en me disant : - Bon, les lois vont changer, il y aura peut-être plus d'armée.

Mais deux mois plus tard, il y a eu le retour au gaullisme. La France est redevenue la France. Et je suis reparti à l'étranger. J'ai vécu encore deux ans à l'étranger...

## ***A l'étranger ?***

- Oui, c'est la Grèce, c'est Istanbul, c'est l'Italie, c'est la Bulgarie... Je travaillais, je travaillais pas, je maraudais... Quand je faisais du stop, on mangeait un melon... J'avais la colique ... Parce qu'on mange un melon, on mange des tomates, on achète du pain, parce que c'est le moins cher ... Depuis, mes intestins ne sont pas bien en place. Parce que pendant deux ou trois ans sur la route, je mangeais n'importe quoi.

Qu'est-ce qu'on fait sur la route comme travaux ? On fait la plonge pendant 15 jours, et après on repart, on reprend la route. Et on arrive à Istanbul. A Istanbul, j'ai vendu quelques barrettes de shit sur le Pont de Galatas. Bon, parce que le matin j'achetais cinq ou six barrettes pas cher aux pêcheurs que je revendais à la gare aux Anglais ou aux Français parce que je parlais un peu l'anglais ou le français. Donc, quand les touristes arrivaient, j'en vendais une barrette le double de ce que j'avais payé aux pêcheurs et j'arrivais à vivre de n'importe quoi.

Je suis resté cinq mois à Istanbul et quand je suis revenu en France, j'ai trouvé un travail à l'hôpital psychiatrique comme auxiliaire. Et là, j'ai commencé à laver les chiottes...

## ***Vous n'étiez plus recherché ?***

- Oui, bien sûr ! Il y a eu une anecdote comment j'ai été embauché: C'est que je venais d'avoir un bébé. Alors, je vivais à Marseille avec ce bébé qui venait de naître et il me fallait du travail. Je ne pouvais plus me contenter de travailler quinze jours par-ci par-là. Alors, le matin je regardais les petites annonces et un matin je vois: "Cherche auxiliaire en psychiatrie à l'Hôpital Edouard Toulouse".

Bon, je prends le trolley-bus et j'y vais. Et je suis reçu par un type du Centre de la France, le surveillant général, Monsieur Medge. Je m'en souviens, parce qu'il m'a embauché, vous allez voir comment.

Monsieur Medge me reçoit et je lui dis:

- "Voilà, j'ai vu votre annonce ce matin dans le journal – je cherche du travail".

Et la première question qu'il me pose:

- "Monsieur Frégni, est-ce que vous avez fait votre service militaire ?".

- "Ah, oui", j'ai dit, "j'ai terminé il y a deux ou trois ans. J'ai fait mon service".

Il m'a dit:

- “C’est déjà bien, je vais prendre votre nom, mais je n’ai plus de place, j’ai embauché les cinq qu’il me fallait il y a une heure. Je n’ai plus de place”.

Alors il m’a pris mon nom, et il me dit:

-“Où est-ce que vous avez fait votre service militaire ?”.

Moi, j’ai dit:

- « À Verdun – où j’ai été convoqué et où j’ai fait la prison ». Il ne savait pas que j’'étais déserteur, bien sûr...

Il prend mon nom...

- “À Verdun ?”.

Il me regarde, et avec cet accent – il roulait les ’r’ parce qu’il était du Centre de la France:

- “Vous avez fait votre service militaite à Verdun... Et vous savez que mon grand-père est enterré à Verdun. Il a fait la Guerre de Quatorze... Ce que vous me dites me touche beaucoup. Vous avez fait votre service... Est-ce que vous connaissez, Monsieur Frégni, le Cimetière de Louvre ? ».

J’ai dit:

- “Je connais bien”. J’en avais entendu parlé, mais je n’y étais jamais allé...-

„Je connais bien, j’y ai monté la garde“.

J’ai senti qu’il y avait un truc.

- “Vous avez monté la garde... Mon grand-père, je vais le fleurir toutes les années. Alors, vous avez peut-être monté la garde de mon grand-père... Ça, ça change tout, Monsieur Frégni. Là, vous me touchez énormément. Parce que... on a vécu une période... où il n’y a plus de valeurs. Les gens ont tout contesté: La Famille, la Patrie, ça n’existe plus. Vous avez l’âge de cette génération qui crache sur tout, qui ne respecte plus rien, et vous me dites que vous avez fait la garde sur la tombe... Alors là, franchement je suis touché, Monsieur Frégni. Eh, bien, attendez, je vais téléphoner au Pavillon 5”.

Il décroche le téléphone:

- “Alors, j’ai là quelqu’un qui cherche... Vous m’avez parlé d’un auxiliaire qui ne ferait pas l’affaire... Vous cherchez un homme... Bon, je vous l’amène”.

Et nous voilà partis et un quart d’heure, après j’étais embauché. Grâce au service militaire que je n’avais pas fait; mais il me prenait pour un patriote.

Mais j’étais déserteur. Le pire des impies !

Il m’embauche et je suis resté sept ans dans cet hôpital.

Jusqu’au jour où ma situation ne pouvait pas durer parce que je devenais

fonctionnaire. J'étais élève en psychiatrie, mais je dépendais de la Préfecture, puisque j'étais fonctionnaire. Et personne s'était aperçu que j'étais déserteur. En France, il y a beaucoup de bureaucratie du travail et de la fonction publique... Et en 1973, comme j'avais cet enfant qui grandissait, j'avais trouvé un travail..

À l'époque, je militais à l'extrême gauche. Je suis toujours resté à l'époque révolutionnaire. J'étais jeune, je pensais, comme j'étais jeune, un peu comme Giono, qui dans les années trente avait été lui aussi un peu troskiste – j'étais trotskiste – et l'avocat de la Ligue Communiste un jour dans une réunion me dit:

- "Tu ne peux pas rester comme ça. Même pour la Ligue, c'est pas bon. Tu as un fil à la patte. S'il arrive quoi que ce soit – parce que j'avais été condamné "par défaut" – en mon absence - à trois ans de prison. Il me dit:

- "Je vais préparer ton dossier, et quand je suis prêt, tu te livres à la gendarmerie".

C'est ce que j'ai fait. Quand l'été est arrivé, je me suis livré à la gendarmerie d'Aix avec ma valise, on m'a transféré à Paris, et là, on m'a mis pendant un mois en prison. Mais j'avais pris mes congés annuels de l'hôpital – j'avais droit à un mois de congé annuel – et l'avocat s'était arrangé avec la région militaire à Paris pour me condamner à un mois de prison. Donc, j'ai fait un mois de prison, au lieu de trois ans. Et, j'ai été condamné à l'issue de ce mois de prison à douze mois avec surci.

Donc, je repartais... Je suis arrivé avec quelques jours de retard à l'hôpital psychiatrique après mon congé, et Monsieur Medge, le surveillant général m'attendait depuis trois ou quatre jours. La première chose qu'il me dit:

- "Monsieur Frégni, vous m'avez trahi !"

Il avait su, parce que la Préfecture l'avait prévenu. Dès que je me suis livré aux autorités. J'ai dit qui j'étais, et donc, ils ont vérifié. J'ai dit:

- „J'ai un enfant, j'ai trouvé du travail, je ne peux pas rester déserteur toute ma vie. J'ai envie que ma vie soit légalisée, qu'elle s'arrange“.

Donc, ils ont téléphoné à la Préfecture, la Préfecture a téléphoné en disant:

- « On nous dit qu'il y a un déserteur dans vos effectifs ? ».

Monsieur Medge a cherché... : - "Monsieur Frégni, déserteur !?!". Jusque là, il m'avait pris pour un patriote, mais j'étais le pire... Donc, à partir de là, il m'a voué une haine, alors qu'il m'adorait. Et ça m'a fait un choc quand même d'avoir trahi, si l'on peut dire.

Moi, j'avais sauvé ma peau, j'avais trouvé du travail; mais lui, il s'est senti trahi. Et il ne m'a jamais pardonné.

***Est-ce qu'il vit encore ?***

- Je ne sais pas. J'ai perdu sa trace. Mais il a essayé de me licencier. Mais tout l'hôpital m'a défendu. Parce que justement, bon, j'avais déserté, ce n'était pas très grave, je n'avais rien fait de mal, je travaillais bien, tout le monde et mes chefs étaient content de moi, ma vie était légalisée...

Mais il n'a pas pu me licencier. Les syndicats ont dit:

- C'est pas parce qu'il a déserté ... pour nous il fait bien son travail, il est là à l'heure, il s'occupe bien des malades, on ne peut pas le licencier.

***Vous avez dit, que vous étiez trotskiste ? Cela nous emmène à parler politique.***

***Mais ce qui est étonnant, c'est que dans vos écrits cela ne ressort que très peu - je dirais même presque pas du tout !***

***C'est pas comme chez Jean-Claude Izzo... On ne s'en aperçoit pas.***

- C'est vrai. Pas du tout. C'est moi aujourd'hui. J'ai été communiste quand j'étais petit. J'ai grandi dans une famille communiste. Parce que mes parents étaient communistes. Je pensais qu'ils avaient raison. Ensuite, j'ai été écarté du Parti Communiste moi-même parce que j'étais déserteur.

Quand j'ai déserté je me suis d'abord caché à Bastia (en Corse) et je suis allé rejoindre une cellule du Parti Communiste. Et quand ils ont vu que j'étais recherché, ils m'ont un peu écarté. Pour ne pas avoir d'ennuis. Ils pensaient qu'un militant doit travailler à la caserne et ne pas désertier. Donc, le Parti Communiste m'a écarté. Et quand Mai '68 a éclaté, j'ai rejoint les Trotskistes, La Ligue Communistes. Et je suis resté 5-6 ans à la Ligue Communiste. Et puis, j'ai pris une indigestion politique parce que c'était excessif. La Ligue Communiste était quand même un mouvement très sectaire comme beaucoup de trotskistes, très sectaire. On était deux ou trois mille militants sur 60 mio. de Français et on était persuadé d'avoir la vérité totale sur tout. Sur ce qui se passait en Argentine, au Brésil, au Cambodge... Et je me suis aperçu par la suite que la vérité était beaucoup plus complexe, émouvante et dialectique justement.

J'avais cru que la Ligue Communiste avait **la vérité**. Que la Quatrième Internationale avait la vérité sur tout. Donc, je suis descendu dans la rue des

dizaine de fois dans ces années-là pour défendre ISCO et ses camarades en Espagne, pour défendre des militants argentins et brésiliens etc. Mais, sans savoir qui c'était. À partir du moment que la 4<sup>ème</sup> Internationale nous disait de descendre dans la rue...

Mais c'était une idéologie très sectaire parce qu'on défendait aussi n'importe quoi. Sans le savoir.

***Et ça vous a dégoûté ?***

- Oui, je me suis rendu compte que j'avais défendu depuis 15-16 ans les opinions de mes parents qui étaient staliniens – mes parents étaient staliniens sans le savoir – ils pensaient que l'Union Soviétique c'était bien. Et moi, dans mon quartier à Marseille, qui était plutôt socialiste, je défendais *les Rouges*, les communistes. Et j'avais contre moi beaucoup de gens, la droite et la gauche socialiste. Et je me battais contre tout le monde en disant: - "Les communistes ont raison. Regardez en Union Soviétique ! ». Et je ne savais pas ce qui s'était passé, les massacres, les purges, la déportation.

***Et cette petite fille dont vous avez parlé tout à l'heure, que vous avez eue à Marseille, c'est elle qui va se marier samedi prochain ?***

Oui, et elle a maintenant 30 ans.

***Et c'est avec sa maman à elle que vous êtes venu à l'Auberge Charembeau à Forcalquier ? D'après l'aubergiste, Monsieur Berger, une très belle femme ?***

C'est vrai, la femme en question était très belle. Mais elle n'était pas la maman de ma fille que je vais marier à Tours après-demain.

***René Frégni se lève pour chercher parmi les photos sur la porte du frigo dans le coin de la cuisine...***

- « Non, apparemment je n'ai même pas une photo de sa maman à elle parce qu'on n'est plus ensemble. Mais voilà, ça c'est ma fille qui a aujourd'hui 10 ans, c'est Marilou ».

***Et c'est donc Marilou qui m'a parlé l'autre jour sur votre répondeur automatique ?***

- Oui, c'est bien elle. Elle est partout. Je vis avec elle. J'ai divorcé il y a cinq ans. Je vis avec ma fille quatre jours sur sept: mardi, mercredi, jeudi, vendredi.

Elle est ici avec moi. On la voit partout. Il y a ses jouets partout. Et puis, le weekend, elle va avec sa maman. Samedi, dimanche, lundi. Donc, je partage ma vie... J'ai une nouvelle copine qui est institutrice dans un petit village à côté. Mais dans la semaine je vis avec ma fille.

*C'est l'institutrice qui figure dans votre avant-dernier roman ? (« On ne s'endort jamais seul », 2000)*

Absolument. Vous avez tout compris.

Je vous parlerai volontier du restaurant "Côté Place » que vous avez dû apercevoir en bas, mais l'histoire est un peu longue...

*Non, vous avez raison. Je préfère vous entendre parler de votre région. Est-il indispensable pour vous de vivre en Provence ou pourriez-vous vivre et écrire ailleurs ? Dans un de vos romans, vous parlez de vos voyages avec une certaine Ève ?*

Oui, Ève, c'est la maman de Marilou.

*Dans le roman où vous parlez de la mort de votre propre maman (« Elle danse dans le noir, 1998) vous posez la question:*

*- "Qu'existe-t-il au-delà de l'amour ? »*

*Cela nous emmène à parler d'un de vos thèmes préférés, si j'ose dire ...*

- Oui, c'est la plus belle question parce que c'est le plus beau moteur de la vie. C'est les plus beaux moments d'une vie. Non, je ne crois pas trop à la phrase de Pagnol qui dit: - "La vie est une suite de joies vite oubliées, de chagrins ineffaçables; mais ça, il ne faut pas le dire aux enfants".

Moi, je ne suis pas du tout d'accord. J'ai autant de souvenirs de beauté, de femmes, d'amour, de rencontres, de passions que de souvenirs en tristesse. Et je n'ai pas oublié les bons moments, les joies, et les plus grandes joies viennent de l'amour.

L'amour d'abord qu'on reçoit par ses parents. Moi qui suis un garçon, j'ai eu un rapport avec ma mère amoureux, passionnel, intense... Jusqu'à sa mort qui m'a fait souffrir plus que tout. Ça a été la plus grande séparation de ma vie jusque-là. Donc, l'amour que je porte à ma fille, l'amour que j'ai eu pour trois ou quatre femmes dans ma vie... Toutes les histoires d'amour quelles quelles soient, je trouve qu'il n'y a rien d'autre à côté.

Sans l'amour, on serait des bricoleurs, on serait des ... on traînerait dans les

rues. Alors que dans les rues, on attend toujours l'amour. On guette une silhouette, un regard, une rencontre... Ce qui nous fait lever le matin, c'est l'amour. La recherche de l'amour. La poursuite de l'amour. L'amour de l'amour ! Donc, sans l'amour il n'y a pas de remord, il n'y a pas de peinture, il n'y a pas de bâtiments, il n'y a rien.

Et les détenus que je vois dans la prison des Baumettes à Marseille chaque lundi sont presque tous des gens qui ont manqué uniquement d'amour. Ils sont là pour ça. Alors, ils sont devenus violents, assassins, braqueurs, caractériels, on dit psychopathes. En fait, ils n'ont pas été construits par l'amour, dans l'amour. Et ce manque d'amour a fait d'eux des gens agressifs, violents, haineux. Des gens pas finis, pas construits. Un peu psychotiques aussi. Donc, je pense que la clé de tout, c'est banal à dire, c'est tellement limpide aujourd'hui, mais sans amour on ne peut pas devenir complètement un être humain.

J'ai vu des cas extraordinaires de reconstruction par l'amour en prison ! Des gens à qui j'apportais une adresse, notamment une histoire que je raconte – le jeune Polo – qui ne savait pas lire, pas écrire, à qui j'ai apporté l'adresse d'une femme, et qui a découvert l'amour. Il a écrit pendant des mois et des mois. Et cette femme de l'extérieur l'a obligé à apprendre à lire et à écrire. Et à partir du moment où il a appris à lire et à écrire, il est tombé passionnément amoureux – et il a découvert la tendresse. Cette tendresse qu'il n'avait jamais rencontré de sa vie.

Là, j'ai ouvert, ici à Manosque, un restaurant avec un ancien détenu qui a purgé une peine de 15 ans de prison. Et quand il est sorti, il est venu me voir. Il m'avait rendu un très gros service parce que j'étais menacé physiquement – c'est le début du livre "On ne s'endort jamais seul" – il m'a rendu ce gros service – il m'a presque sauvé la vie – pour ne pas dire qu'il me l'a sauvée – et nous nous sommes associés, nous avons ouvert ce restaurant « Côté Place » ensemble.

La vie est toujours un peu le reflet des romans, et le roman le reflet...

***Dans une scène absolument bouleversante d'un de vos romans, vous parlez de "la mort blanche"...***

- Oui, c'était Jacky Beauregard qui purgeait une peine de 18 ans de prison. Et au bout de six ans sa femme ne pouvait plus venir le voir au parloir. Elle n'en pouvait plus. Elle se déplaçait, elle venait de loin, elle faisait des kilomètres pour venir voir une demie heure Jacky avec leur petite enfant à côté. Un jour,

elle lui a dit à demi mot :

- « On décroche »...

Et l'enfant qui ne disait rien, qui dessinait par terre dans le parloir, l'enfant qui avait six ans, je crois, cette petite fille s'est accrochée aux jambes de son papa. Et le gardien et ses parents n'arrivaient plus à la décrocher.

***Quand vous faites écrire les détenus aux Baumettes, est-ce qu'ils font comme vous, est-ce qu'ils écrivent tous dans un simple cahier d'écolier ?***

***Parce que si j'ai bien compris, vous ne savez pas taper à la machine ?***

- C'est vrai, je ne sais pas taper à la machine. Je n'ai pas d'ordinateur. J'écris mes romans sur un cahier que je vous montrerai tout à l'heure, si vous voulez. J'ai des cahiers d'écolier, j'écris avec des feutres ou avec mon stylo Mont Blanc, que j'ai depuis vingt ans. J'ai tout écrit avec ce stylo, le même et j'adore écrire à la main, dessiner, trouver les mots, faire presque des dessins avec les lettres, passer un petit moment à écrire un mot. La machine, je ne sais pas, me... J'ai essayé mais je n'y arrive pas. Je n'ai pas de plaisir à taper à la machine. J'adore tenir un stylo... comme une cigarette, certains ont besoin de ...

Jean-Claude Izzo qui était un grand ami me disait:

- “Quand j'écris, j'ai besoin de toucher...”.

Là voilà ! La bakélite, comme ça. C'est le Mont Blanc. Jean- Claude Izzo, il fumait. Et c'est pour ça que j'ai dit qu'il a été tué par ces deux cartouches dans le coeur. Mais il avait besoin de tirer sur quelque chose. Mais je suce mon stylo, je le regarde, je le remplis d'encre...

***Vous écrivez à quel moment ?***

- Plutôt le matin. J'accompagne ma fille à l'école. À neuf heures moins le quart. Je m'arrête au bistro, je bois un café, parfois deux et je monte écrire. Jusqu'à onze heures et demie.

***C'est un besoin ?***

- C'est un besoin, bien sûr, mais il y a des jours où le besoin n'est pas là, où l'envie n'est pas là, où le désir n'est pas là. Il y a même une peur d'ouvrir le cahier, une peur de ... où je sens que je n'ai rien à dire. Il y a peut-être plus de jours où on a rien à dire et où il ne faut pas écrire parce qu'on va se forcer et on va écrire des choses banales. Il faut attendre que ce soit urgent, nécessaire, que

ce soit un plaisir. Presque un soulagement. Que les mots coulent comme ça... Qu'on se libère de quelque chose qu'on ne connaît pas. Mais on sent une libération dans l'écriture, un allègement... Alors là, c'est un plaisir. Mais quand c'est forcé, on a l'impression qu'on a sommeil... Alors ce ne sont pas les bons mots qui se présentent. Et on en cherche d'autres... Si c'est pas le bon mot, c'est que ce n'est pas le bon jour.

***Vous m'avez dit que lors de vos six mois de détention vous avez beaucoup lu. Mais la lecture maintenant, est-ce que ça a toujours une importance pour vous ?***

***Est-ce vous lisez vos collègues ?***

- Ah, oui, je continue à lire les gens qui m'ont bouleversé quand je les ai découverts. Parce qu'ils continuent à me bouleverser: Céline, Giono... Céline a d'ailleurs été détenu au Danemark pendant cinq ans. Il a traversé l'Allemagne, il est monté là-haut avec Weber. Il détestait le Danemark, mais c'est un peu normal étant donné qu'on l'a mis en prison ! Il faisait froid.

***C'est son style à lui qui vous séduit ? Vous n'êtes pas choqué par ses propos antisémites et racistes ?***

- Moi, j'ai pas lu les pamphlets. Effectivement, j'avais un à priori contre Céline quand j'étais militant parce que je pensais à ses prises de position antisémites, presque un peu pro-nazies. En tout cas un peu folles, un peu détraquées. Donc, j'avais cet à priori, mais je n'ai jamais lu "Les beaux draps", ses pamphlets. Moi, j'ai lu, et j'ai relu plusieurs fois "Mort à crédit" et "Le Voyage" – et j'ai trouvé ça bouleversant. Bouleversant. Peut-être dans trois ou quatre siècles, comme aujourd'hui, si l'on demande qui étaient Léonardo da Vinci, Raphaël ou même Rembrandt, on ne sait pas s'ils étaient de gauche ou de droite. On admire leurs...

Céline a fait deux chef-d'oeuvres "Mort à crédit" et "Le Voyage" (« ...au bout de la nuit », 1932). On sent peut-être le misanthrope, on sent le type très pessimiste, et gris, très noir, une âme très obscure, mais on ne peut pas dire que ce type est d'extrême droite ou antisémite, c'est bouleversant ce qu'il dit du petit Weber quand il parle de... tous ces personnages, de Robinson, de lui-même à travers de Bardamu... C'est bouleversant. On ne sait pas qui il est ce type. Qu'il est seul. Qu'il est malheureux. Qu'il est pauvre.

Et ma foi, quand j'ai lu ça en prison ... j'étais... Je venais d'avoir presque une

pneumonie et la prison m'a envoyé à l'hôpital parce que c'était pas chauffé – et c'est là, dans cette infirmerie de l'hôpital que j'ai lu « Le voyage au bout de la nuit » .

Je l'ai ressenti d'autant plus que j'étais moi-même dans la prison de Bardamu, j'étais un pauvre type, personne ne m'écrivait à part ma mère. J'étais dans une prison à l'autre bout de la France où il faisait froid, je claquais des dents et j'ai lu ce type qui avait froid dans la guerre, qui avait froid partout, qui se retrouvait tout seul dans la banlieue. J'ai eu l'impression de lire ma vie et je me suis dit naïvement : - Je suis capable d'écrire « Au bout de la nuit ». Ce que raconte ce type, c'est ma vie.

*C'est à ce moment-là que vous vous êtes dit. – Je serai un jour écrivain » ?*

- Je me suis dit :

- « Je pourrai écrire ». Si lui il a écrit, alors que c'est peut-être le plus grand – il est parmi les plus grands – et paradoxalement c'est lui qui m'a dit – qui m'a fait sentir que je pouvais écrire... en le lisant. Je me suis dit :

- « Ça, je suis capable de l'écrire ». Alors que quand je lisais Mauriac, quand je lisais Proust, quand je lisais Montherland, ... ça ne me parlait pas trop. Ces univers bourgeois.

*Et Camus ?*

- « L'Étranger » beaucoup. « L'Étranger » m'a fait l'effet de « Voyage au bout de la nuit ». Quand j'ai lu Jean Genet aussi. « Notre-Dame des fleurs ». « Le journal du voleur ». Je me suis dit : - « Ce type-là, il pense comme moi, il ressent comme moi, il est seul ».

Et je me suis dit:

- « Là, je peux écrire ».

Pourtant c'est les plus grands. J'étais bouleversé. On ne peut pas faire mieux que « Le Voyage... », que « l'Étranger », que « Le journal du voleur », que certains textes de Beckett. Et quand je lisais ces textes, je me disais :

- « Je suis capable d'écrire ».

Parce que quand on est bouleversé, on a l'impression qu'on peut le faire aussi. C'est tellement beau que...

« Le premier homme » de Camus me vient à l'esprit. Meursault qui disait dans « l'Étranger », lui qui avait vécu avec sa maman : - « Aujourd'hui, maman est morte... ». Et Albert Camus qui raconte qu'il va à la recherche de son père qu'il

n'a pas connu – au cimetière de Verdun, où son père – tombé pendant la Grande Guerre - est enterré. Fabuleux !

*On a parlé d'écriture, de littérature, de voyages....*

*Manosque, ville moyenne sur les rives de la Durance au pied des hauteurs du Luberon et à la porte des Alpes-de-Haute-Provence – c'est votre fief – et pourtant c'est même pas votre ville de naissance... Pourquoi Manosque... ?*

- Non, c'est vrai, je suis Marseillais. Manosque, c'est l'opportunité. Il y a une vingtaine d'années quand j'ai démissionné de l'hôpital psychiatrique parce j'avais envie de faire du café-théâtre – j'avais toujours fait rire les copains sur les bancs de l'école – peut-être pour me protéger, un peu comme Charlie Chaplin avait fait le comique pour sauver sa mère qui était en situation difficile un soir. Et donc, il s'était découvert ce tempérament comique.

Moi, j'ai toujours fait rire les copains pour qu'ils ne voient pas que je voyais mal. Et c'est facile de faire rire. Donc, j'ai compris très vite comment faire rire des gens. Et j'adorais. C'était comme faire l'amour, quoi. J'adorais entendre rire autour de moi, j'adore les gens qui rient, que c'était relativement facile pour moi de faire rire.

Et j'ai démissionné de l'hôpital psychiatrique où j'avais monté une petite troupe de théâtre avec des malades mentaux et on avait monté des spectacles qu'on allait jouer dehors. À Marseille. Avec le fourgon de l'hôpital, on faisait une tournée et on faisait beaucoup rire.

Parce que moi, j'étais comique. Mais les malades mentaux encore plus parce que eux, ils ne faisaient pas exprès. Ils changeaient de rôle. Celui qui jouait Chaperon Rouge, cinq minutes après, il se mettait à faire le loup. Ça faisait rire tout le monde. C'était naturel, quoi.

Et j'avais tellement de bonheur à jouer sur scène, à faire rire les gens que j'ai démissionné pour faire du café-théâtre. Et pendant trois-quatre ans, j'ai joué des pièces de théâtre. J'ai gagné ma vie en faisant du café-théâtre.

C'est ce qui explique ma venue à Manosque. Parce que comme je gagnais très mal ma vie, j'avais été fonctionnaire pendant sept ans. Je me suis mis à faire du théâtre et quand on fait de théâtre de temps en temps, on gagne mille francs et de temps en temps, on gagne rien. Donc, une fois qu'on a payé l'hôtel dans une petite ville, l'essence, le restaurant, il n'y a plus rien. Et je n'arrivais plus à payer mon loyer à Marseille. J'avais un loyer, j'habitais sur le Vieux Port, je n'arrivais plus à payer mon loyer.

Mes parents possédaient qu'une chose sur terre. Un tout petit cabanon à Manosque. A deux kilomètres d'ici sur une petite vigne de mille mètres carrés. Ils n'avaient que ça. Ils voulaient posséder un petit cabanon en Provence. Ils étaient Marseillais. Et nous venions en vacances dans les villages par-là pour nous faire respirer le bon air.

Ma mère était née à Villeneuve, ma grand-mère était bergère à Revest-des-Brousses, tous mes autres parents étaient Corses. Mais ma grand-mère maternelle était donc d'ici.

Comme je ne pouvais plus payer le loyer à Marseille, j'ai dit à ma mère :  
- « Donne-moi la clé du petit cabanon ».

Il était grand comme cette cuisine. Dix-huit mètres carrés. Et je l'ai nettoyé. Il y avait des rats, des mulots, il y avait même une couleuvre, donc j'ai tout nettoyé. J'ai repeint les murs et j'ai déménagé avec tous mes livres. J'avais pas mal de livres, beaucoup de livres de théâtre, des romans, mes vêtements... Je n'avais pas de meubles. J'amenais tous mes livres et mes vêtements dans ce cabanon. Je m'y suis installé, et puis je n'avais plus de loyer à payer.

Je pouvais continuer à faire du théâtre. Quand j'avais de l'argent je payais les hôtels, et quand je n'avais plus d'argent, je revenais dans ce cabanon. Et ma fille vivait entre moi et sa maman. C'est la période où elle est partie en Guadeloupe avec sa maman. Et elle est restée sept ans en Guadeloupe. C'est la période donc où nous nous sommes séparés.

C'est là, dans ce cabanon, et dans mes voyages pour jouer mes pièces de théâtre que j'ai commencé à écrire mes romans. Parce que vous installez vos décors dans une salle de théâtre, dans un café-théâtre, et puis ensuite vous attendez neuf heures du soir pour jouer. Et entre-temps, vous tournez dans une ville comme Manosque que vous ne connaissez pas, vous buvez un café, et puis à deux heures de l'après-midi, vous entrez à l'hôtel et il y a tout l'après-midi en attendant...

Alors j'ai commencé à écrire des romans. J'ai écrit un premier roman que j'ai envoyé à Paris persuadé que le roman était excellent. Je l'avais écrit dans l'enthousiasme en lisant Céline, Camus... Tout dans cette émotion du premier roman. Cette générosité de l'autobiographie. Et puis, ça a été refusé par tous les éditeurs parisiens. Je l'ai envoyé peut-être à dix éditeurs qui m'ont tous envoyé la même lettre... « ça ne correspond pas à... ».

Je l'ai fait taper. J'ai toujours trouvé des copines qui tapaient bien la machine et je le dictais à haute voix. Et il y a toujours un mot de trop quand on dicte à

haute voix. Il y a des mots qui ne franchissent pas la bouche. Un adjectif trop lourd, un adverbe trop précieux. J'ai toujours ré-écrit pour alléger, pour épurer, toujours dans le dépouillement.

***Et à quel moment avez-vous reçu une réponse positive de la part d'un éditeur ?***

- J'ai écrit un second roman, pour le plaisir d'écrire. Pour tuer le temps dans ces hôtels et chez moi dans ce petit cabanon. Dans cette lumière merveilleuse d'ici. Je bricolais mes histoires. J'adorais écrire. Et j'ai envoyé le second (« Les chemins noirs », 1988). Cette fois sans enthousiasme. Et j'ai reçu trois contrats. D'abord de Denoël, puis de Grasset, puis de Calmann-Lévi. Mais j'ai signé avec le premier, Denoël. Et voilà, l'histoire a commencé en '88. Et je suis resté avec eux depuis quinze ans.

***C'est donc l'éditeur chez qui vous montez à Paris dans votre avant-dernier roman ?***

- Voilà, exactement. Quelquesfois, c'est lui qui me réserve un très bel hôtel dans la rue Cherche-Midi, l'Hôtel Férandi, mais c'est très cher. Alors, quand c'est pour une radio comme France Inter, France Culture ou la télévision, là, l'éditeur me paye une chambre terrible. Mais quelquefois quand j'y vais moi-même pour des trucs secondaires, alors c'est moi qui me paye l'hôtel. Alors, je vais dans des hôtels moins chers, à Pigalle, Clichy, dans la périphérie. Dès qu'on quitte le 6<sup>ième</sup> et le 7<sup>ième</sup> Arrondissement, c'est nettement moins cher.

***Vous arrivez à vivre de votre plume ?***

- Moi, je vis depuis 5-6 ans correctement avec ma fille uniquement de la vente de mes livres. Romans et livres d'enfants. Ils marchent très bien, tous. Ils sont traduits en quatre langues dont le cinéma en a acheté deux. Moi, j'ai été payé en moitié parce que quand un livre se vend vers le cinéma ou vers la traduction, on est à 50-50. Quand c'est l'Allemagne qui achète un de mes romans les éditeurs étrangers donnent des petites sommes. Vingt mille francs, par exemple. Donc, j'ai 10.000 francs. Quand le cinéma achète un livre trois cents mille francs, j'ai 150.000. C'est déjà mieux. Donc, tout ce qui se vend en traduction...

Et puis, j'ai eu des prix littéraires qui me rapportent cinquante mille francs, cent mille francs. Donc, j'arrive à vivre, je m'imagine, comme un enseignant,

correctement. Je ne suis pas riche, je ne suis pas pauvre. Je suis bien. Je vis maintenant avec mes quinze mille francs par mois – en moyenne – avec ma fille, on s'en sort. Ça suffit.

Je signerais pour que ça continue...

### ***Justement, l'avenir ?***

- J'y pense pas. Pas du tout. Je me dis toujours :

- « Pourvu que ma santé soit bonne, que j'aie encore la force d'écrire un nouveau livre, puis un nouveau livre... ». Je ne vois pas plus loin que les mois qui suivent : le prochain livre, le bonheur de ma fille... Alors, il y aura peut-être des années ... ?

Quand mon copain est sorti de prison, il m'a rendu service, et il m'a dit :

– « Tu gagnes bien ta vie avec tes livres ? ». Je lui ai dit ce que je gagnais. Il m'a dit :

- « C'est pas terrible ! ». Lui, il gagnait beaucoup plus, parce que avec les machines à sous, le casino, le poker, bon, peut-être même des choses inavouables... !?!

Alors il m'a dit :

- « Montons un restaurant tous les deux. Comme ça, si dans deux ou trois ans, tu n'as plus la force ou l'envie d'écrire, tu auras un revenu ». Et c'est ce qu'on a fait. On a ouvert un restaurant qui marche très bien. Si demain j'ai plus la force d'écrire, il y aura toujours le restaurant (« Côté Place », Place de l'Hôtel de Ville à Manosque).

### ***Seriez-vous prêt à faire le déplacement au Danemark pour y faire un tour – même si aucun de vos livres n'est pour l'instant traduit en danois ?***

- Oui, bien sûr. J'ai fait un voyage en Allemagne, même si je n'avais qu'un seul roman traduit. J'ai fait un voyage en Allemagne par les Instituts Français. Je faisais toutes les villes. Tous les soirs je déménageais : Munich, Essen, Berlin, Hambourg...

Là, j'ai rencontré un éditeur qui m'a écouté un soir dans une conférence et il m'a dit : - « Moi, je veux vous traduire... ». Ça a débouché sur une traduction.

Pour l'instant je n'ai pas encore de contacts avec le Danemark – jamais entendu parler ! Moi, si on m'invite, je viens.

Vous pourriez traduire un de mes romans, vous ? ...

***Peut-être ? Et, si c'est pas moi, en tout cas, il faut que ça soit fait. Obligé !***

- Là bas, le Danemark, c'est vous. Vous connaissez tout le terrain. Si on m'invite, je viens. Deux jours, trois jours, une semaine. Je parlerai à qui vous voulez.

Normalement il y a deux volets. En Allemagne, ce qui les a intéressés... Je faisais des conférences qui duraient une heure et demie, deux heures. On parlait de littérature, de tous les romans que j'avais lus, ma manière d'écrire, mon univers, la Provence... Et puis, ensuite, les ateliers d'écriture en prison.

Comment ça se passe en prison, comment les détenus écrivent. Pourquoi ? Le rôle de l'amour. Ces adresses de femmes...

Moi, j'ai compris très vite que ce qui leur manquait le plus, c'était cette tendresse, cette sensualité, l'érotisme, le contact d'une peau, le contact d'une femme, d'une écriture féminine.

Je leur rapporte régulièrement, à ceux qui sont seuls, des adresses de femmes qui sont plus ou moins libres à l'extérieur. Et je sais qu'une histoire d'amour – en tout cas dans un premier temps d'amitié – puis d'amitié amoureuse, et parfois de passion, ça les métamorphose. Mieux que tout. Oui, mieux que tout. Il est évident qu'il faut introduire dans les prisons des ateliers, leur apprendre un métier, leur apprendre à lire. Il faut des instituteurs, des professeurs. Mais rien de tel qu'une histoire amoureuse pour te reconstruire l'homme. Une femme qui t'écrit deux ou trois fois par semaine, qui vient te voir...

***Qui à eu l'idée des ces ateliers d'écriture ?***

- Ça a été inventé il y a onze ans. Et j'étais un des premiers à y travailler. C'était le Ministère de la Culture qui m'a appelé. Quelqu'un au Ministère avait lu mon premier roman « Les chemins noirs » où je raconte mes six mois de prison militaire. Et ils m'ont téléphoné en disant :

- « On a lu ce livre. Vous parlez à la première personne du singulier comme si vous connaissiez l'univers carcéral ».

J'ai dit :

- « Oui, j'ai fait six mois de prison. Plus un mois par la suite. Je connais la prison ».

Alors, on m'a dit :

- « On cherche des gens comme vous. Des gens qui pratiquent l'écriture. Pas des profs d'université, parce qu'ils risquent d'être un peu trop hermétiques, un peu trop théoriques, un peu trop cultivés. On cherche des gens qui s'expriment

simplement, qui écrivent simplement comme vous, et qui aient envie de communiquer une passion. Pas des grammairiens, mais des gens qui aient la passion d'écrire ».

Donc, j'ai dit :

- « Je veux bien essayer ».

Ils avaient téléphoné à 4-5 écrivains en France – j'ai oublié les noms – et nous sommes allés travailler dans les prisons. Moi, j'avais commencé dans la prison d'Avignon. Ensuite, je suis allé aux Baumettes à Marseille.

Entre-temps, j'ai été écarté d'une troisième prison parce j'avais écrit le roman « Où se perdent les hommes (1996) ». Parce que je donnais beaucoup de détails sur les horaires des gardiens, les miradors, les caméras de surveillance. Donc, le directeur m'a remercié gentiment. Il m'a dit :

- « Je n'ai jamais eu de problèmes avec vous, ce que vous faites est fabuleux. Mais quand même, les détenus sont en train de lire votre livre. Vous racontez une évasion très réaliste, plausible. Je ne peux malheureusement pas continuer à travailler avec vous ».

Alors, je suis allé travailler aux Baumettes.

Mais depuis onze ans, à la demande du Ministère de la Culture, j'ai trouvé ça passionnant. Puisque c'est un milieu excessif. Et je crois que je suis excessif moi-même. J'aime l'excès, j'aime les gens... J'ai travaillé sept ans à l'hôpital psychiatrique. Donc, j'ai côtoyé des dizaines de schizophrènes, de paranoïaques, de mélancoliques. Des gens qui étaient des « border lines ». Des gens qui sont en train de franchir la ligne ou qui l'ont franchie.

Et qu'est-ce qui se passe après ? C'est l'univers du polar, du roman noir, ces gens qui franchissent la ligne brutalement en un jour et qui basculent dans un abîme très mystérieux. J'ai rencontré ces gens dans les asiles, dans les prisons...

***Et vous-même vous en faites un peu partie de ces gens-là ? Vous auriez pu vous-même basculer ?***

- Oui, je suis peut-être au bord de basculer. Parce que mon associé, c'est ça le problème, il est en prison, là. Il est sorti de prison. On a ouvert le restaurant ensemble. Et depuis deux mois, il est encore en prison. Mais je pense qu'un de ces jours, je vais moi-même être entendu par la police. Pourquoi cette association ? Est-ce qu'il y a du blanchiment d'argent ?

La vie, de toute façon, c'est comme un amour, c'est comme un risque permanent. J'ai écrit mon dernier livre sur la passion (« l'Été », 2002). Rien de

plus beau que la passion. Mais rien de plus risqué aussi. Rien de plus douloureux, rien de plus dangereux.

Mais j'aime les gens qui se mettent un peu en danger. On ne peut pas écrire de livres si on ne se met pas en danger. Si on ne vit pas aussi ses romans. On vit dangereusement, peut-être, pour pouvoir écrire des romans, c'est un peu ce que disait Céline à dix-neuf ans dans une lettre à sa mère. Il disait :

- « J'espère traverser des tumultes, des séismes, ect. Pour pouvoir les raconter ».

*J'ai beaucoup pensé à « La Dentellière » - le roman et le film - en lisant la fin de votre dernier roman, l'Été.*

*Impossible d'écrire une telle détresse humaine si on n'a pas vécu l'intérieur d'une clinique psychiatrique ?*

- Il faut que je le relise. J'ai oublié les deux.

Oh, puis, cette femme que je décris, est très proche d'une femme que j'ai connue et qui m'a mis dans un état pitoyable, il y a quatre-cinq ans. Où justement, comme je disais tout à l'heure, où je m'accrochais comme le type au comptoir. Avec quinze pastis le soir pour avoir la force - si on peut dire la force, parce qu'on est complètement bourré – de monter quatre étages. J'avais toujours un tube de Lexomil à côté de moi. Elle m'a mis dans un état lamentable. J'ai attendu des jours et des jours près de ce téléphone-là. Je guettais entre les baies vitrées, je descendais, je passais ma journée sur la place à la guetter. J'étais dans un état de maladie grave. J'étais drogué. Par elle ! Comme un drogué.

J'ai soigné des drogués pendant sept ans à l'asile. Mais eux, c'étaient des manques qui les faisaient casser les portes des pharmacies. Voler n'importe quoi pour se droguer. Et j'étais dans cet état de manque. Elle était arrivée à me mettre comme ça, comme drogué, à me faire souffrir physiquement de son manque. Et à boire du pastis. Prendre du Lexomil. Dormir deux heures par nuit. Plus manger. J'avais perdu dix kilos.

*Est-ce que dans votre dernier roman, « l'Été » tout est du vécu ? À cent pour cent ?*

- Non, j'ai rejoint deux situations. Cette histoire de passion je l'ai connue avant. Puis ensuite, j'ai recomposé un univers avec deux univers différents. D'un côté, cette femme que j'ai connue et de l'autre, ce restaurant que j'ai créé avec cet

ancien détenu, ce voyou. Et des deux histoires, j'en ai fait une.

*L'interview s'achève. L'écrivain accepte volontiers de dédicacer plusieurs de ses romans et de poser pour quelques clichés de photos. Il sort de ses tiroirs les cahiers d'écoliers dans lesquels – à la main, avec son stylo Mont Blanc – il a écrit l'ensemble de ses romans, récits et livres pour enfants.*

*Une fois en bas sur la Place de l'Hôtel de Ville, sous les platanes, dans le doux vacarme provençal d'une fin d'après-midi de juillet, le restaurateur-écrivain nous sert, sur la terrasse de son « Côté Place », deux pastis bien mérités.*

*Et nous nous promettons de nous revoir – et pourquoi pas la prochaine fois – au Danemark ?!?*

### **De René Frégni chez Denoël et en collection Folio**

- Les Chemins noirs, roman, 1988 (Prix populiste 1989)
- Tendresse des loups, roman, 1990
- Les Nuits d'Alice, roman, 1992 (Prix spécial du jury du Levant)
- Le Voleur d'innocence, roman, 1994
- Où se perdent les hommes, roman, 1996
- Elle danse dans le noir, récit, 1996 (Prix Paul Léautaud)
- On ne s'endort jamais seul, roman, 2000 (Prix Antigone)
- L'Été, roman, 2002

### **Jeunesse**

- Marilou et l'assassin (Souris noire)
- La Vengeance de la petite Gitane (Souris noire)
- La Nuit de l'évasion (Bayard Jeunesse)

Ringkøbing/Danemark, 10 juin 2003

**Lars EGELUND**

**Professeur, traducteur & journaliste**

L'écrivain René Frégni a souhaité adresser aux professeurs danois de langue et de littérature française ces quelques lignes pour leur dire combien il a hâte de les rencontrer pendant les quatre séminaires (Copenhague, Odense, Århus et Ringkøbing) prévus lors de son passage au Danemark du lundi 29 septembre au vendredi 5 octobre prochain :

*- D'abord je vais venir voir mon ami Lars\* que j'ai connu sillonnant les chemins de Provence sous son Panama blanc. Comment est-il, là-haut, dans ses îles ? Je vais venir un stylo à la main parce que Lars et ses îles ça ne peut être qu'un bon début de roman...*

*Du roman nous allons en parler, ceux que j'ai lus au cours de mes voyages, ceux que j'ai écrits, tous les romans que j'ai envie de vivre, ceux qui accompagnent vos vies. Écrire pour entrouvrir une porte, jeter un coup d'oeil et se glisser vers la porte suivante. Écrire pour comprendre nos désirs et nos peurs. Quand le poulpe est inquiet il lache son encre, nous aussi.*

*Je ne sais pas qui je vais rencontrer au Danemark, ce que nous nous dirons. J'aime le mystère et le hasard. Je vous parlerai sans doute de la colline où je suis né, entre deux moulins, face à l'une des plus belles rades du monde. Marseille la ville de mon enfance, passionnée, excessive, théâtrale jusqu'au crime. Je vous parlerai de la mer, de la lumière et des mots. Je n'ai rien trouvé de plus fort que les mots pour exprimer la lumière, la mer et la beauté de toute chose.*

*Les mots aussi pour dire la détresse de certains. Depuis plus de dix ans, chaque semaine, je vais dans la prison des Baumettes à Marseille. 2000 hommes et femmes tournent sous des murs noirs dans la cité de l'oubli.*

*Chaque semaine je franchis ces murs, ces portes blindées*

*et je parle et j'écris avec ces détenus. Avec les mots les plus simples - qui sont aussi les plus beaux - nous évoquons tout ce qu'ils ont perdu, les saisons, les chants d'une rivière, le corps d'une femme, l'heure du café, les nuits d'été, le miracle d'une rencontre, le souvenir de nos mères, le bruit du vent, le goût du pécher.*

*Avec ces mêmes mots nous – vous et moi – nous parlerons ensemble sous la lumière du nord, de vous, de moi, de nos révoltes, de nos rêves, de nos amours et ce sera, quoi qu'il arrive, une rencontre de roman.*

*À bientôt chez vous !*

**René FRÉGNI**

*À Manosque (F-04100), juin 2003*

\* Lars Egelund, lektor på Ringkjøbing Gymnasium, har i mere end 30 år tilbragt diverse ferier i departementet Alpes de Haute Provence.

## **René FRÉGNI en bref:**

René Frégni est né le 8 juillet 1947 à Marseille. Après des études brèves et un tumultueux passage à l'armée, il vit pendant cinq ans à l'étranger sous une fausse identité. De retour en France, il travaille durant sept ans comme infirmier dans un hôpital psychiatrique. Il fait ensuite du café-théâtre et exerce divers métiers pour survivre et écrire.

Depuis plusieurs années, il anime des ateliers d'écriture dans la prison d'Aix-en-Provence et celle des Baumettes à Marseille. Il a reçu en 1989 le prix Populiste pour son roman *Les chemins noirs* (Folio n° 2361), en 1992, le prix spécial du jury du Levant et

le prix Cino-del-Duca pour *Les nuits d'Alice* (Folio n° 2624) et, en 1998, le prix Paul-Léautaud pour *Elle danse dans le noir* (Folio n° 3576) et le prix Antigone pour *On ne s'endort jamais seul* (Folio n° 3652). Son dernier roman, *L'Été* (Éd. Denoël), date de 2002. René Frégni écrit également des livres de jeunesse.